

Le soir de ce jour, comme le père était allé au moulin, et qu'il devait rentrer tard, dans la famille, l'enfant, après le souper, se retire dans un coin de la pièce, où on passait la veillée ensemble, et il commence à sangloter tout haut. En l'entendant ainsi, la mère, les frères et les sœurs l'entourent et le pressent de questions, car il était le bien-aimé de tous, et on voulait le consoler à tout prix. Mais l'enfant était inconsolable, et à toutes les questions, il ne cessait de répondre : " Dieu ne peut bénir ma famille, car elle s'oppose aux desseins du ciel sur moi. Après mon baptême, on m'a sacrifié au Seigneur, et aujourd'hui on refuse d'accomplir le sacrifice que l'on fit alors." Cette voix fut comme une vive lumière pour tous ceux qui l'entendaient, et tous lui promirent d'intercéder pour lui auprès de son père. En effet, le lendemain soir, la mère et le reste de la famille, firent les plus pressantes représentations au père, qui finit par dire : " Si c'est la volonté de Dieu, il saura bien nous fournir les moyens ; laissez venir le printemps, j'irai à Québec, et là, je tâcherai de tout arranger pour le mieux." En effet, au printemps de 1825, le père Michel se rendit à St. Roch, chez M. J. Bezeau, où logeait G. Desrochers, le frère de M. Benjamin, et cet homme bienfaisant se chargea du jeune Modeste, qui devait suivre les classes du collège que Mgr. Plessis avait ouvert dans cette paroisse naissante. Modeste avait alors seize ans. Ses débuts furent des plus encourageants pour son protecteur et sa famille.

M. Jean Naud, ancien curé de St. Laurent, I. O., qui fut alors son professeur, rendait de lui, sous les rapports et de la bonne conduite, le témoignage le plus flatteur. Après la mort de Mgr. Plessis, le jeune Demers laissa St. Roch pour entrer au petit